

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 21 Juillet 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

BOUFFES PARISIENS.

Si jamais il me venait l'idée de publier une étude sur les tendances de notre époque, il en est une que je me garderais d'oublier. — En effet le siècle où nous vivons n'est pas seulement remarquable par l'immense développement qu'ont pris le commerce et l'industrie; il y a autre chose que la vapeur et l'électricité; autre chose encore que les révolutions littéraires ou politiques; que les idées neuves ou ressuscitées, — ce qui caractérise notre temps, ce n'est pas tant les grandes pensées et les grands penseurs, que ce désir insensé qui nous fait préférer le bruit et l'agitation au calme; qui nous éloigne des études sérieuses et longues, pour nous contenter de l'examen superficiel des choses.

Un écrivain se réveillait jadis avec une idée, une seule, et, la creusant, la retournant sous toutes ses faces, il y consacrait toute une vie de veilles laborieuses. On faisait alors des *in-folios*, aujourd'hui, une brochure suffit. Le livre est détrôné par l'article de journal. — Il en est de même en histoire, en philosophie: on se con-

tente d'une esquisse tracée à grands traits, et, quant à la littérature telle que la comprenaient nos pères, je crois bien que personne ne s'en soucie plus. — Quel est l'auteur dramatique dont le bagage n'est pas plus considérable que celui de Molière, Racine ou Corneille?

Un moraliste pourrait à se sujet étaler de longs raisonnements; pour moi, je ne m'en occupe que parce qu'il me semble que cette tendance à tout réduire en abrégé, s'est manifestée depuis quelques années, aussi bien pour l'opéra que pour le reste. — Est-ce un bien, est-ce un mal? je ne sais ce que décideraient les enthousiastes de la fugue et les frénétiques du contrepoint; mais s'il fallait s'en rapporter à l'avis de M. Théophile Gautier: *Que la musique est le plus cher de tous les bruits*, je serais tenté de croire que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes, comme dit Pangloss.

N'est-il pas à remarquer, en effet, que depuis quelque temps, le grand-opéra est surtout un prétexte à décors, tandis que l'opéra-comique devient insensiblement, dans la durée de ses trois actes habituels, plus sérieux que son titre, et laisse le sceptre de la gaité musicale à l'opérette. C'est là un genre nouveau, et, à la manière dont il a été accueilli, on peut espérer que son succès

sera durable. — M. Offenbach en est, sinon le créateur, du moins le vulgarisateur.

C'est la seconde fois que M. Offenbach se révèle à notre public comme directeur, et comme compositeur, et son succès sera plus grand qu'à sa première apparition. — Un répertoire des plus variés, des artistes tels que MM. Désiré, Tayau, Léonce, d'anciennes connaissances comme M. Marchand et M^{lles} Tautin et Fournier, sont des éléments de réussite qui ne peuvent manquer leur effet. Joignez-y M^{lles} Chabert et Tostée, et vous aurez un ensemble de chanteurs qui savent être comédiens, et de comédiens qui savent chanter, c'est-à-dire le *nec plus ultrà* du genre.

En attendant *Orphée aux Enfers*, ce chef-d'œuvre de gaieté dont plusieurs centaines de représentations n'ont pu à Paris épuiser le succès, nous avons eu déjà *la Veuve Grappin*, un fort agréable lever de rideau; *le Mari à la porte*, *le Mariage aux lanternes*; puis *Daphnis et Chloé*, une idylle grecque; *Croquignolle XXXVI*, et *la Demoiselle en loterie*, où M^{lles} Tautin a retrouvé tous ses admirateurs d'autrefois. Mais ce n'est pas tout; vous connaissez cette fable du bonhomme:

Un homme chérissait éperdument sa chatte,
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène
Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Les réflexions que j'ai faites sur la composition des troupes de province, m'ont été inspirées par des faits arrivés lorsque, ainsi que je l'ai dit plus haut, MM. Henri et Verpré sont venus en représentation.

Des amateurs qui sont encore vivants, et que je vois souvent, se présentèrent alors chez M. Issac, le seul correspondant dramatique qui fût

à Lyon, à cette époque, comme remplissant les emplois des artistes en renom, que j'ai nommés; quelques-uns même se disaient élèves de M. Barrière-Meinier, artiste de mérite, qui a fait de si belles créations à la Porte-St-Martin, le même qui a remplacé le fameux Philippe.

Ces amateurs, dis-je, se présentèrent pour tenir les emplois de MM. Henri et Verpré à Villefranche, où M. Meinier était en représentation avec sa femme, M^{lle} Barrière, élève de M^{lle} Raucourt.

Les Caladois sifflèrent ces cabotins, qui avaient trompé un correspondant assez sot pour ne pas les faire répéter, et par là s'assurer s'ils avaient le talent nécessaire pour leur admission.

Je le répète, le deux et demi du cent que reçoit le correspondant sur la somme fixée pour l'engagement de l'année, lui fait bien souvent fermer les yeux, et qui en est la victime? C'est le directeur et le public, qui, il est vrai, apporte son

argent, mais qui, s'il se trouve volé, siffle et ne revient pas.

MM. Saint-Berg., N..., Lambert, Auguste B., Noël L..., Ch..., et Berger, tous commerçants et propriétaires, qui vivent encore, et jouissent d'une parfaite santé, M. Arban père et plusieurs anciens artistes des Célestins, sont là pour attester la vérité de ce que je viens d'écrire.

Allez, vils cabotins, créés pour toujours l'être,
Vous ne ferez qu'un pas de la scène à Bicêtre.

(MONTPELIER.)

Je le redis encore, tant que les commençants des théâtres de société seront inscrits sur les registres des correspondants pour compléter les troupes d'arrondissement, et qu'avant de les envoyer, on ne les aura pas fait répéter et essayer, les bons artistes paieront pour les mauvais, et les directions ou les sociétés d'artistes ne pourront que manger de l'argent.

Qui miaulait d'un ton fort doux....

M. Scribe en avait fait un vaudeville, M. Offenbach en a fait une opérette, et les miaulements de la chatte, cadencés avec art, sont devenus les plus doux airs qui se puissent entendre avec M^{lles} Tautin et Fournier, et je ne sais quelle est la plus *minette*, la plus féline des deux. Dieu sait ce que cachent d'ongles roses ces doigts effilés et mignons !

Je ne pourrais terminer ce compte-rendu sans vous parler des *Petits prodiges* : prodiges, en effet, tous ces grands *bébés roses* et joflus, emmaillotés de blanc, bourrelets en tête, encaissés dans des chaises à roulettes ! Et quel concert ! Comme le violon et le violoncelle résonnent sous leurs doigts ! Quel solo de basson et quel quatuor de mirliton ! Vraiment il y a là comme un vague souvenir de la fête de Saint-Cloud. Et le public, quel entrain ! quelle gaieté ! On voit que les spectateurs viennent pour s'amuser et en prennent pour leur argent. Les *bis* et les bravos ne se font pas attendre. Merci donc à MM. Désiré, Léonce et Marehand ; mille fois merci à M^{lles} Tautin, Fournier et Tastée ! Qui ne serait heureux de donner du *nanan* à de pareils enfants !

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Les Bouffes Parisiens au Grand-Théâtre, M. Brasseur aux Célestins ! Soyez sûrs que l'ennui, pendant le mois de juillet, n'aura prédisposé au suicide personne de ceux qui peuvent fréquenter le théâtre.

M. Brasseur est d'un immense profit pour la génération qui ne porte ni perruques, ni lunettes, ni cannes à corbin, en un mot pour les gens qui n'étaient pas jeunes du temps de la Charte. Avec lui, pas de voisin de droite ou de gauche qui puisse vous dire : « Ah ! Monsieur,

On en a vu la preuve pour la troupe de Voiron, en 1838, qui a remplacé dans les annales dramatiques les troupes de Carpentras et de Pézenas. Les entrepreneurs du théâtre de Voiron, qui avaient été induits en erreur par leurs correspondants dramatiques, ont perdu en quatre mois plus de deux mille francs. Que l'on dise le contraire ! S'ils avaient eu une bonne troupe, au lieu de manger 2,000 fr., ils en auraient gagné 4,000 ; car les habitants de Voiron sont amateurs de spectacle, mais ils ont été échaudés par leur première entreprise. Que MM. les habitants de Voiron ne se découragent pas ! Un directeur privilégié est nommé, et, sous ses auspices, une bonne troupe promet de belles soirées pour cet hiver. Les acteurs qui la composent tâcheront par leur talent de faire oublier les malheureux artistes que la ville avait engagés en garantissant leurs appointements.

si vous aviez vu Potier ou Vernet ! quelle différence, et comme ces acteurs inimitables.... » Le reste du panégyrique se perd dans une quinte de toux. — Comme comédien, M. Brasseur n'appartient à aucune école, il ne suit aucune tradition, c'est sa nature d'être ainsi qu'il est ; on ne peut mieux le définir qu'en l'appelant un *eccentrique*, dans le sens aimable du mot. S'il fait rire, et le public le sait, c'est parce qu'il exploite un filon particulier de la veine comique. — Comme imitateur, M. Brasseur peut jusqu'à présent défier tous ses rivaux, et sa physionomie, sa voix, se plient aisément à reproduire tous les types connus. Je ne connais dans l'histoire dramatique qu'un acteur qui puisse lui être comparé, c'est l'Anglais Garrick.

En fait de nouveautés, nous avons eu cette semaine *les Fils de Cadet-Roussel*, le héros de la chanson populaire si connue à Lyon. Tissu d'in vraisemblances bouffonnes, d'originalités plaisantes, enchevêtrement d'accidents et d'aventures innarrables, cette pièce a valu à MM. Brasseur, Lamy et Bardou de joyeux applaudissements.

M. Brasseur, avec sa chansonnette du *Vieux buveur*, avec ses imitations des différents comiques de Paris, obtient chaque soir le même chaleureux succès.

M. Lambert a repris quelques-uns de ces drames que le temps n'a pu vieillir. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* sont des œuvres autrement fortes et puissantes que les mélodrames malingres et chétifs que nous expédient depuis quelque temps les fabricants de Paris. L'émotion y est vraie et soutenue, l'intérêt s'y commande naturellement ; ce n'est pas une de ces intrigues bâtardes dont

Mes justes remarques m'ont un peu éloigné de mon sujet, que je reprends.

M^{me} Belmond débuta par *Fanchon la Vieilleuse*. MM. Henri, Vertpré et Parent étaient chargés, dans ce joli opéra-vaudeville, des rôles du colonel de Francarville, de l'abbé de Latteignant et de Ste-Luce. Ces comédiens étaient très-bien placés.

C'est de *Fanchon la Vieilleuse*, dû à la plume de MM. Bouilly et Pain, qu'est venu le jeu de mots suivant :

Avec du Bouilly et du Pain
On ne meurt jamais de faim.

En 1847, M. et M^{me} Wable ont remonté, pour leur bénéfice, *Fanchon la Vieilleuse* ; on accourut pour voir de nouveau ce chef-d'œuvre, qui fut accueilli par de nombreux bravos. Le public ne fit pas défaut aux bénéficiaires, auxquels on sut gré d'avoir remonté cet ouvrage, où M. Lemoine a puisé le sujet de la *Grâce de Dieu*. Il a imité

on nous rassasie maintenant. Aussi le public ne s'y méprend-il pas, et ses applaudissements le disent bien haut à M^{mes} Toscan et Ravier, à MM. Lambert, Henri et Dupré.

Comme bonne nouvelle et pour terminer, nous pouvons annoncer que peu de jours se passeront avant les représentations de M. Paul Bondonis, l'artiste qui a laissé à Lyon les plus vivants souvenirs de son passage. MAXIME.

ESQUISSE DE MŒURS.

UN NOTAIRE.

Il ne me serait jamais venu dans la pensée d'esquisser les mœurs de cet honorable officier public sans la petite aventure que vous allez lire.

C'était au théâtre, à une représentation de *l'Avoué et le Normand*, création fort originale de mon ami André Hoffmann. Le hasard avait voulu qu'à ma droite fut assis un homme dont la gravité méthodique contrastait assez avec le comique de la scène. Aux pochades les plus étourdissantes de gaieté, mon voisin restait froid.... Pour tout au monde il n'aurait pas sourcillé.... Pour moi, très-rieur de mon naturel, aimant le rire pardessus tout et ne connaissant rien de bon en ce monde comme le rire ; — si ce n'est pourtant la paresse — moi je me laissais aller à ma gaieté ordinaire toute surexcitée par le jeu charmant des acteurs.

Quand on a le cœur gai, on devient vite communicatif. L'homme que j'avais à ma droite me déplaisait souverainement, mais, comme mon voisin de gauche était sourd, — ce qui me fut confirmé par quelques questions qu'il me fit, — et comme je me sentais le besoin d'épancher ma

entièrement la charpente et les scènes de *Fanchon*, c'est à cette imitation que Marie a dû son succès. Il n'y a presque rien de changé, si ce n'est que Marie part de la Savoie pour venir chercher fortune à Paris, et que Fanchon l'a déjà faite. Arthur, sous le nom d'André, trompe Marie comme le colonel trompe Fanchon sous le nom d'Edouard. Pierrot est la doublure du frère de la belle Fanchon, surnommée la Ninon du boulevard. M^{me} de Guervilliers est, comme la baronne, mère d'Arthur. Dorine est une autre Chonchon, qui, si elle n'a pas un commandeur pour amant, fait tourner la tête à l'abbé de Latteignant et au frère de Fanchon. Enfin, c'est blanc bonnet et bonnet blanc, si ce n'est que les couplets de *Fanchon* sont bien mieux faits que ceux de la *Grâce de Dieu*.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

gaieté dans un autre cœur que le mien, je me hasardais à adresser la parole à mon impassible voisin de droite, au risque de n'avoir qu'un grognement pour toute réponse.

— Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, qu'il y a beaucoup d'entrain dans le jeu de M. Hoffmann ?

Mon voisin se tourne vers moi et me regarde comme s'il ne m'avait pas encore vu... Je crus qu'il allait me répondre, il se contenta d'un coup d'œil investigateur.

— Je fus choqué de son silence et de son regard.

— Pardon, monsieur, repris-je, oubliant ma première question, pourriez-vous me dire l'heure s'il vous plaît ?...

Il venait de porter les doigts dans la poche de son gilet... j'attendais une montre, il sortit une tabatière et aspira une prise assez bien nourrie... puis il éternua... puis il se moucha... puis enfin, il me répondit :

— Je n'en sais rien.

Ici la toile tomba au milieu des applaudissements frénétiques et des rires convulsifs de toute la salle.

Seul mon voisin de droite n'avait ni ri, ni applaudi.

Il paraît que monsieur n'aime pas le théâtre, lui dis-je encore, au risque de l'ennuyer.

— Si, puisque j'y viens... mais, ce que je n'aime pas, ce sont les voisins questionneurs.

— Alors je dois vous paraître passablement fastidieux.

Oui, monsieur, un peu... fit-il, sans trop se fâcher.

— J'augurai que c'était là une bonne pâte d'homme.

— Je vous fais bien mes excuses, lui dis-je, désireux de mériter enfin ses bonnes grâces malgré son esprit peu conciliant.

A ces derniers mots, cet homme, jusque-là si grave, partit d'un grand éclat de de rire. Ses joues se gonflèrent démesurément, son nez s'empourpra... je restai tout ébahi.

— Mais riez donc, mais riez donc aussi, me dit-il ! enfin.

— Et de quoi ? je vous prie.

— Mais de moi, parbleu !... voyons, regardez-moi bien.

— Je vous regarde....

— Et vous ne me reconnaissez pas ?

— Pas le moins du monde !

— J'ai donc bien changé ?

— C'est probable !

Oh ! c'est vrai, fit-il, en prenant tout-à-coup un ton triste ; vous ne pourriez plus me recon-

naître. Jadis j'étais svelte et rieur, aujourd'hui je suis devenu gros et grave ; jadis j'étais un homme étudiant, et aujourd'hui je suis un.... notaire. Jadis, vous connaissiez.... vous aimiez votre ami Alphonse ; mais qui diable ! reconnaîtrait aujourd'hui M^e Bachelard ?

A ce nom d'Alphonse, mes souvenirs se réveillèrent et je le considérais plus attentivement.

— Quoi, lui dis-je enfin, vous seriez Alphonse, mon ancien condisciple de l'école de droit d'Aix ?

— Lui-même.... je vous ai reconnu tout d'abord.... mais j'ai voulu voir jusqu'à quel point, moi, j'étais devenu méconnaissable, aujourd'hui que je suis entré dans l'honorable corps des notaires.

Je lui tendis la main qu'il pressa avec effusion.

— Quel heureux hasard, exclamais-je, qui m'a permis de vous revoir !!!

— Vous, ou plutôt tu m'avais donc oublié ?

— Non, pas tout-à-fait... car je pensais à Alphonse, toutes les fois que je voyais Zéphirine... tu sais, cette blonde aux yeux bleus...

Ah ! mon cher, trêve de souvenirs. Je n'ai plus le droit de penser aux maîtresses.

— Bah ! est-ce que tu serais marié ?

— Eh ! peut-on être notaire sans cela ?

En ce moment la toile se leva.

— Sortons, me dit Alphonse, et allons renouveler connaissance le verre à la main.

J'acceptais la proposition.

— Maintenant, lui dis-je, dès que nous fûmes attablés, tu vas me dire comment il se fait que toi, l'être le plus incompatible avec le *jus romanum*, tu sois devenu un prosaïque notaire.

— Eh ! mon cher, il fallait bien faire une fin. Je suis devenu notaire comme tant d'autres... Quand j'eus fini mon droit, j'étais ruiné... Je n'avais plus l'œil nulle part ; tu comprends ce style, n'est-ce pas ?

— Oh ! parfaitement...

— Eh bien ! donc, comme j'avais perdu tout crédit, il me fallait choisir entre la misère et une femme. Je sais bien que toi, moraliste sévère, tu me diras que ce sont là deux choses du genre féminin et qui marchent souvent de compagnie, — ce à quoi je répondrai : Attendu que la femme était accompagnée d'une dot assez ronde, et considérant que cette dot allait m'aider à satisfaire la rapacité de mes créanciers acharnés à ma poursuite, considérant en outre que Zéphirine, à l'aspect de l'état délabré de nos finances, s'était laissée attendrir par un étudiant de première année, qui lui avait offert sa bourse, par ces motifs, j'ai, moi, Alphonse-Joseph-Amabile-Ba-

chelard, contracté...

— Arrête-toi, mon cher, arrête-toi, m'écriai-je, sinon tu vas réciter la formulaire de tes actes.

— C'est vrai, fit-il en riant... ce que c'est que l'habitude... l'habitude, c'est là toute la science du véritable notaire. On est jeune, on aime l'air, les femmes, le havane et le moka ; pour beaucoup, on ne resterait pas assis une heure devant un bureau, on devient notaire, et tout-à-coup une métamorphose s'opère ; peu à peu l'habitude vous fait trouver votre cabinet aussi agréable qu'un estaminet. Oui, mon ami, on finit par oublier l'estaminet, et cette transition, grâce à l'habitude, s'opère sans trop de douleurs ; et pourtant, juge avec moi de la différence.

L'estaminet vous représente une génération brillante comme tout ce qui est jeune et vigoureux.

Le cabinet de notaire représente, par opposition, toute une génération décrépite et sans vie ; à voir tous ces actes alignés depuis des siècles dans des casiers, on se croirait dans des catacombes, et pourtant on finit par s'y plaire.

Mais au contact de ces froides paperasses, oh ! mon cher, le cœur se refroidit bien vite, et quelques années de notariat jetteraient des glaçons dans les âmes les plus ardentes.

— Je suppose pourtant, lui dis-je, que pour prendre l'habitude de la gravité ; toi, jadis si fou, il t'a fallu longtemps souffrir, longtemps attendre.

— Au contraire, une fois notaire, on devient grave malgré soi, et l'on est sérieux sans s'en douter. Chaque jour arrive à mon étude de pauvres diables de toute espèce, dont l'aspect n'est jamais fait pour égayer le cœur ni l'esprit. Quelques-fois ce sont des capitalistes éplorés qui se disent les plus malheureux, parce que leurs revenus ne rentrent pas assez vite ; il faut dire comme eux, il faut les plaindre, leur promettre de les faire payer ; car le capitaliste est l'âme du notariat ; il faut le flatter et ne jamais s'apercevoir qu'à l'heure où il traque un pauvre diable pour quelques pièces de cent sous qu'il lui doit, il a des capitaux endormis dans son coffre-fort.

Habitué à voir à nu l'avarice, l'égoïsme, la cupidité, puis la misère, les larmes, le malheur, le notaire, témoin de toutes ces plaies qui rongent la société, se blase vite sur les plus grands vices comme sur les plus grandes misères ; aussi, qu'on ne s'étonne pas qu'il devienne vite insensible. Tantôt tu m'as vu au théâtre, aux passages les plus comiques de la pièce, je n'ai pas même souris. On aurait joué la pièce la plus pathétique, que je n'aurais pas été ému, moi

pourtant qui autrefois était si facile aux rires et aux larmes...

— Oui, mais alors tu n'étais pas notaire ?

— C'est vrai, alors je n'avais pas ces mœurs positives qui vous rendent dur et méchant envers la veuve et l'orphelin, qui vous laissent froid en face du moribond qui dicte ses volontés dernières ; alors je n'avais pas cet esprit arithmétique qui veut donner une solution à tout, même à l'amour, et qui, sceptique pour toute chose, ne croit qu'à une vérité, celle du code, à une infailibilité celle de la loi.

Et Dieu sait pourtant si la vérité est dans le code et l'infailibilité dans la loi !

Il était déjà tard ; cette digression un peu longue sur les mœurs du notaire m'avait passablement amusé.

— Ainsi donc, dis-je à Alphonse, te voilà devenu tout-à-fait avec les mœurs que tu viens de décrire.

— Tout-à-fait.

— Alors je crois devoir te plaindre... Pourtant je suis bien aise de tout ce que tu m'as dit.

— Pourquoi ?

— C'est que je devais écrire une esquisse de mœurs du notaire, et notre conversation y suppléera.

(Inédit.)

FERNAND MICHEL.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Castel, ouvrier menuisier, est breton et ne dément pas son origiue ; prévenu d'escroquerie et de vol, il s'est fait un système de défense dont il ne veut pas démordre, et qui ferait honneur à un casuiste.

Le premier vol qui lui est imputé est celui d'une montre au préjudice d'un camarade ; et comme on lui reproche l'indignité de cet acte, il répond :

« Mes amitiés avec Nicolas pouvaient me permettre de faire ce que j'ai fait. »

M. le président : Ainsi, selon vous, il est permis de voler un ami, de lui prendre sa montre et de l'engager au Mont-de-Piété ?

Castel : Il y a des voleurs de profession et des emprunteurs par circonstance. J'ai été pour voir Nicolas et lui emprunter de l'argent, bien sûr qu'il ne m'en refuserait pas. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, j'ai trouvé sa montre. Si Nicolas y était, je dis, il me la prêterait pour le Mont-de-Piété, je peux donc la prendre ; effectivement je l'ai portée au Mont-de-Piété, et le même soir je lui ai

porté la reconnaissance dans son lit.

M. le président : Le matin du même jour, vous vous êtes fait servir à déjeuner dans un restaurant ; vous y avez dépensé 5 fr. 45 c., et vous n'aviez pas d'argent pour payer ; ceci est ce qu'on appelle une escroquerie.

Castel : Toute personne qui a faim cherche à manger : c'est moi qui était le plus malheureux d'avoir l'affront de ne pouvoir payer. Un escroc, c'est celui qui a de l'argent et qui ne paie pas, mais celui qui n'a pas d'argent n'est qu'un malheureux.

M. le président : Vous vous êtes fait des principes faciles et fort dangereux, car ils sont de nature à égarer la conscience. Un troisième fait vous est imputé : vous auriez tenté de soustraire une montre à une femme avec laquelle vous aviez des relations intimes.

Castel : Ce que vous me dites là me fait plus de mal que le reste.

M. le président : Il n'y a pas de quoi tant vous étonner ; quand on vole une montre, on peut bien essayer d'en voler une autre.

Castel : C'est bien différent de tromper un homme ou une femme ; tromper un homme, c'est un moment d'erreur, une faiblesse ; tromper une femme, c'est un bassesse, une lâcheté.

Le Tribunal n'a pas tenu compte des nuances délicates indiquées pas le Bas-Breton, et faisant masse du tout, il l'a condamné à six mois de prison.

PETITE CHRONIQUE.

On annonce comme très-prochain le mariage de M^{lle} Trochu, la petite-fille de Racine, avec un jeune capitaine d'infanterie ; l'illustre jeune fille, âgée de vingt ans à peine, est fort bien élevée, spirituelle, charmante, et possède 50,000 francs de dot, produit de la souscription ouverte en sa faveur.

La petite-fille de Corneille, recueillie et adoptée, au siècle dernier, par le roi Voltaire, épousa aussi un officier français ; sa dot était de 60,000 livres, données par Voltaire lui-même. L'Europe entière s'est montrée de nos jours moins généreuse que le patriarche de Ferney.

La fille d'un prince de la science, M^{lle} Velpeau, se marie, dit-on, avec un chambellan de l'Empereur, député de la Bretagne ; elle apporte un million de dot et un trousseau qui vaut 50,000 f., le tout provenant de la *trousse* paternelle.

Un correspondant, bien mal renseigné sans doute, prétend qu'Alexandre Dumas, épuisé par les chaleurs et les fatigues de Sicile, va revenir passer quelques semaines à Paris avant de continuer ses excursions dans la Méditerranée.

Alexandre Dumas épuisé, est-ce possible?...

Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois de juin, ont été de 1,020,160 fr. 22 c.

MÉLANGES.

Un directeur reprochait à une jeune actrice de faire toujours manquer les répétitions, en arrivant trop tard.

— Vous n'avez, lui dit-elle, qu'à me donner une montre à répétition.

Chacun sait que les paysages de l'opéra de Meyerbeer, le *Pardon de Ploërmel*, sont animés par les deux chèvres admirablement dressées ; madame Marie Cabel est la Esméralda de ces capricieuses bêtes.

Malheureusement, les chèvres de l'Opéra-Comiqué ne sont pas précisément pareilles, l'une est parfaitement blanche, tandis que l'autre est noire.

Au premier acte, c'est la chèvre blanche qui tient la scène, au deuxième c'est la chèvre noire.

— D'où peut venir ce changement de couleur demandait un spectateur naïf.

— Mais, lui répondit B..., le compositeur, la chose est bien simple : madame Cabel a poursuivi sa chèvre pendant tout le premier acte ; au second, elle a eu le temps de l'atteindre.

Un des patineurs récemment couronnés dans une des villes de la Nouvelle-Angleterre et auquel on a donné pour prix un gobelet d'argent, a répondu par ce petit discours aux compliments qu'on lui faisait : « Messieurs, j'ai gagné ce gobelet par l'usage de mes jambes ; mais j'espère ne jamais perdre mes jambes, par l'usage de ce gobelet. » Pas mal, pour un discours au pied levé.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.